DISSERTATION

N° 260.

SUR

LA MALADIE SCROPHULEUSE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 19 décembre 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR FRANÇOIS-MARIE LANCHON, des Pieux,

Département de la Manche;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences.

Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.

OVID.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur*.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Président*.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Suppléant*.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN, *Examinateur*.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Examinateur*.

Professeurs honoraires.

MM DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers, *Suppléant*.	Gibert.
Baudelocque, *Examinateur*.	Kergaradec.
Bouvier, *Examinateur*.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE.

Nous le perdîmes au berceau, et l'on conserve encore le souvenir de ses vertus.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Elle a marqué chaque jour de ma vie par de nouveaux bienfaits, jamais mon dévouement et mon amour ne pourront égaler sa tendresse.

F.-M. LANCHON.

DISSERTATION

SUR

LA MALADIE SCROPHULEUSE.

La maladie scrophuleuse a été diversement désignée par les anciens et les modernes. Le terme de χοιρος, *porc*, est le nom que lui donnaient les Grecs ; les Français l'appellent *scrophules*, dérivé de σκροφα, *truie ;* Galien la décrit sous celui de *struma ;* d'autres, sous celui de *vice strumeux*, du latin *struo*, *j'entasse.* Les médecins ont diversement considéré la maladie strumeuse ; les uns n'y voient qu'une affection locale, et prennent un des accidens de la maladie pour la maladie elle-même ; ils l'ont définie un engorgement froid des ganglions lymphatiques du cou. *Ambroise Paré* (Œuvres d'*Ambroise Paré*, 6e. édit., chap. 21, des *scrophules* ou *écrouelles*) dit que « le vice scrophuleux « n'est autre chose qu'une pituite gypsée, grasse, visqueuse, qui ne « prend un caractère de malignité, ne forme des ulcères corrosifs « et chancreux, ne ronge la substance des glandes et des parties voi- « sines, ne carie enfin les os que lorsqu'il s'y mêle de l'humeur mé- « lancolique. »

Galien (cap. 15 *de Tumoribus præter naturam liber*) avance que les écrouelles ne sont autre chose que des glandules squirrheuses endur-

cies, dans lesquelles on trouve une matière gypsée et des matières purulentes.

Hufeland pense que c'est une acrimonie spécifique de la lymphe : *Bordeu*, un état d'acidité particulière des fluides ; il s'exprime ainsi dans sa dissertation sur l'usage des eaux de Barèges et du mercure dans le traitement des scrophules, page 64 : « Maladie générale du « suc nourricier, qui se rencontre dans une partie plutôt que dans « telle autre, suivant la disposition particulière de cette partie, ou « suivant les directions du mouvement des vaisseaux et des nerfs, du « mouvement tonique de toutes les parties de la substance cellulaire « qui ont acquis la consistance des membranes. »

Sœmmering attribue la maladie strumeuse au relâchement et à la dilatation passive des vaisseaux absorbans ; d'où résultent nécessairement, d'après cet auteur, la stagnation et l'altération des fluides lymphatiques. Mais comment admettre une semblable définition, lorsque souvent on remarque la dilatation indiquée sans aucun symptôme de scrophule, comme on le voit dans l'œdème, l'anasarque et les différentes infiltrations dites *passives*, et que, d'un autre côté, les infiltrations lymphatiques, qui devraient être le symptôme prédominant de la maladie, manquent chez un certain nombre de scrophuleux?

Cabanis considère les écrouelles comme une augmentation d'activité dans les bouches absorbantes des vaisseaux blancs, et en même temps une atonie plus ou moins marquée dans le canal vasculaire lui-même. Mais les bouches des vaisseaux ne sont-elles pas de la même nature que les vaisseaux? Comment, sous l'influence de la même cause, deux parties d'un même tout seraient-elles affectées d'une manière contraire? Une semblable opinion, si elle était admise, forcerait à modifier le traitement ; car comment mettre en usage les toniques, dont l'expérience de tous les temps a prouvé l'excellence? Par leur action, ils augmenteraient l'excitation d'une partie des vaisseaux pour ramener l'autre au degré d'énergie convenable, tandis que les anti-

phlogistiques débiliteraient trop les parties faibles pour ramener les parties surexcitées au degré voulu.

L'atonie du système lymphatique ne semble pas non plus devoir être admise comme caractère essentiel de la maladie, puisque l'on voit un assez grand nombre de scrophuleux dont les membres grêles, et pour ainsi dire desséchés, dans la première période de l'affection, ne présentent point ces infiltrations, ces œdèmes passifs, symptôme le plus certain de l'atonie dont il s'agit; tandis qu'on les voit fréquemment survenir chez les vieillards, à la suite des maladies de longue durée, sans affection strumeuse.

Girtanner pense que les scrophules dépendent constamment d'une augmentation notable dans l'irritabilité du système lymphatique.

M. *Broussais* a fait revivre cette opinion, en changeant l'expression, pour la remplacer par *sub-irritation, sub-inflammation des vaisseaux blancs.* Mais n'est-il pas évident qu'en regardant l'irritation de ces derniers comme le caractère essentiel des scrophules, ces auteurs ont pris pour l'affection elle-même les accidens locaux, les ulcérations, les engorgemens, etc., qui surviennent aux scrophuleux? Si ces altérations constituaient essentiellement les écrouelles, l'opinion de *Girtanner* et de M. *Broussais* serait admissible; il est difficile de penser que des engorgemens et des ulcérations soient produits directement par atonie, comme le disent plusieurs auteurs; mais ces maladies locales diffèrent de l'affection constitutionnelle, quoique fréquemment elles soient le signe le plus certain de la maladie, je veux dire d'un eal-tération générale et profonde, nous nous réservons d'en traiter séparément, après avoir décrit les lésions générales.

Théorie naturelle des scrophules.

Les scrophules, considérés dégagés de toute complication, ne sont autre chose qu'une disposition particulière de tous les solides organiques, et qu'on peut désigner sous le nom de *constitution scrophuleuse.* Cette constitution résulte constamment d'une altération notable dans

la nutrition, d'où résulte nécessairement *un défaut d'élaboration vitale, d'animalisation, un véritable étiolement dans tous les tissus organiques.*

La nutrition, véritable sécrétion, puisque chaque organe retient ce qui lui est propre, a pour produit le solide organisé lui-même. Il est facile dès-lors de concevoir que de même qu'il existe toujours un rapport exact entre la perfection des fluides sécrétés et l'exercice régulier des sécrétions, de même aussi la bonne ou mauvaise organisation des solides vivans dépend constamment du bon ou mauvais état de la nutrition. C'est dans une altération profonde de cette fonction et dans l'imperfection organique consécutive que nous trouvons la véritable nature de la constitution strumeuse ; il suffit, pour le prouver, d'établir que les mêmes causes qui détériorent la nutrition déterminent les scrophules.

Causes efficientes des scrophules.

Ce sont toutes celles qui rendent languissante et imparfaite l'élaboration nutritive ; elles créent la constitution scrophuleuse dont nous avons parlé, et dont nous allons tracer succinctement les caractères. Cette constitution modifie d'une manière remarquable toute l'économie, et plusieurs des organes augmentent de volume. Dans le squelette, les extrémités des os longs et les os courts ont un volume remarquable; le thorax a une forme particulière qui le rapproche de celui de l'oiseau ; l'os maxillaire inférieur est élargi, ce qui imprime un caractère particulier à la face ; cet élargissement cependant est plus fréquent dans le rachitisme, que l'on pourrait peut-être regarder comme un lié à la constitution scrophuleuse ; il en est de même des tumeurs blanches et du carreau, considérés par plusieurs, lespremières comme affection scrophuleuse des articulations, et le second comme une altération de même nature des ganglions mésentériques. Le tissu cellulaire des lèvres acquiert un volume considérable ; les ailes du nez sont grosses et dilatées ; le système glandulaire a un développement

remarquable : il en est de même des follicules sébacés, qui sont très-gros ; la langue elle-même participe à cette sorte d'hypertrophie.

Si les divers organes que nous venons d'énumérer augmentent de volume chez les scrophuleux, il en est un grand nombre d'autres qui semblent frappés d'inertie et comme atrophiés. Chez ces individus, le système musculaire est grêle, mince, décoloré et sans force ; la plupart des sécrétions, surtout la muqueuse et la sébacée, sont peu abondantes ; il y a empâtement de la périphérie et infiltration habituelle des joues. Fréquemment les sueurs sont rares, quelquefois très-abondantes ; elles ont une odeur particulière, assez analogue à celle du petit-lait en fermentation ; l'urine, peu animalisée, contient beaucoup d'urée ; quelquefois l'épiderme est sécrété liquide, et reste dans cet état ; les dents, d'un blanc de lait, sont fréquemment déviées ou éloignées les unes des autres ; les cheveux et les poils sont rares, fins et blonds ; la peau peu épaisse, fine, blafarde ou rosée ; la matière colorante, si abondante chez le nègre, est nulle ; les joues, et surtout les pommettes, sont plaquées, les capillaires n'étant point recouverts par le tissu muqueux. Chez ces individus, les paupières sont rouges, couvertes de chassie, les cils très-longs, les yeux grands, bleus et larmoyans. Ils ont eu de bonne heure des éruptions croûteuses sur le cuir chevelu, à la face ou derrière les oreilles ; souvent à un embonpoint remarquable, mais qui n'est que factice, ils joignent de la faiblesse ; ils ont fréquemment plus d'activité, d'imagination que de forces physiques.

A ces phénomènes extérieurs se joignent les altérations des membranes muqueuses ; les écoulemens s'y établissent avec une grande facilité ; ils ont de la tendance à devenir chroniques et à se renouveler par les influences les plus légères. Des ophthalmies chroniques, des leucorrhées de même nature, sont aussi le partage presque constant de ces individus. Chez eux, le système nerveux est fréquemment dans une exaltation remarquable ; de là de fréquentes affections nerveuses

et le développement précoce des facultés intellectuelles, suivi quelquefois d'idiotisme.

Tels sont les phénomènes que l'altération de nutrition détermine, et qui font le caractère de la constitution scrophuleuse; ils ne sont fréquemment que consécutifs à l'action de diverses causes qui, en modifiant autant que possible cette importante fonction, concourent au développement de la maladie. On peut les désigner par le nom de *secondaires* ou *externes;* elles agissent de deux manières : 1°. en créant la constitution scrophuleuse, 2°. en favorisant le développement de la maladie. Nous allons d'abord examiner l'action de l'air atmosphérique, qui, en agissant constamment sur la peau et les membranes muqueuses, modifie les perspirations cutanée et pulmonaire. Quatre conditions de l'air concourent à modifier ces perspirations : 1°. la température, 2°. son état hygrométrique, 3°. son état de mouvement ou de repos, 4°. sa pression.

Quand la température est élevée, que l'air est sec et facilement renouvelé, l'évaporation est facile, la perspiration abondante, et le nombre des scrophuleux peu considérable. Au contraire, si l'air est humide, froid et difficilement renouvelé, on voit la maladie exercer ses ravages d'une manière effrayante. Il est loin d'être indifférent que l'air soit ou non traversé par les rayons solaires; car il est prouvé en fait que le revers des montagnes est habité par une population en proie à l'affection strumeuse, qui est presque inconnue sur le côté opposé. On peut aussi juger de l'influence de la lumière solaire sur les êtres vivans par l'expérience suivante, due à M. *Edwards :* il prit des têtards de batraciens, et les mit séparément dans deux vases; le premier complètement opaque, le second perméable aux rayons solaires. Les têtards du premier acquirent un volume prodigieux, mais ne subirent aucun changement; ceux du second, au contraire, subirent les métamorphoses accoutumées. Quant à la température en particulier, il paraît qu'elle a une grande influence sur la production de la maladie, et que les pays où elle est tempérée sont ceux où elle sévit de préférence, si l'on en excepte toutefois les lieux où l'air est froid et

humide. Elle se manifeste surtout chez les individus transplantés d'un soleil brûlant dans un climat tempéré, et le nègre en est fréquemment victime dans nos climats.

Les pays marécageux, ceux où l'on trouve des eaux stagnantes, abondent en scrophuleux : les émanations délétères peuvent en expliquer la cause.

Les scrophules règnent d'une manière presque constante dans certaines contrées, et l'on peut dire qu'ils sont endémiques dans les grandes villes des Pays-Bas, de la France et de l'Angleterre, et c'est ici plus que partout ailleurs que l'on peut démontrer que l'altération de nutrition est la cause de la maladie. Ne trouve-t-on pas, en effet, réunies dans ces lieux l'humidité et l'insalubrité de l'atmosphère, entretenues par l'entassement des individus. Cette cause est certainement plus puissante que toutes les autres, puisqu'elle suffit seule, et agit sur les animaux comme sur les hommes. Les animaux en état de domesticité, qui ne prennent point d'exercice, ne sortent point des étables où ils sont constamment privés des rayons solaires, périssent en grand nombre de la maladie scrophuleuse ou de la phthisie tuberculeuse.

A ces deux causes vient se réunir l'influence des alimens et des vêtemens, surtout dans les grandes villes, où la classe indigente, nombreuse, mal vêtue, ne se nourrit que d'alimens gâtés, pesans et indigestes, de fécules non fermentées, de viande et de poisson fumé, etc.

Hérédité.

Les causes nombreuses que nous venons d'énumérer, et qui peuvent développer la constitution scrophuleuse, sont loin d'être les seules dont la funeste influence soit reconnue : l'hérédité est aussi une cause prédisposante admise par tous les auteurs. Je trouve encore la source de l'affection dans une altération de nutrition, suivie inévitablement de celle des sécrétions : la liqueur prolifique fournie par des organes affaiblis ne peut avoir les qualités qui lui conviennent

pour procréer des êtres sains; une foule d'exemples semblent prouver ce fait. Quoi qu'il en soit, l'hérédité est une cause reconnue de la maladie; et si l'on rapproche l'affection scrophuleuse de la phthisie tuberculeuse, qui est souvent un des accidens, et qui coïncide ou suit fréquemment la maladie strumeuse proprement dite, on trouvera que l'hérédité de ces maladies est bien plus généralement vraie qu'on ne le pense ordinairement. On ne peut cependant affirmer que la phthisie tuberculeuse résulte constamment de la maladie scrophuleuse; elle n'est souvent qu'un cas particulier de cette constitution, sans en être la suite nécessaire, car on voit se développer des tubercules sans aucune trace de scrophules. On ne peut non plus affirmer que des enfans nés de parens phthisiques seront scrophuleux, quoique le cas se rencontre fréquemment. Quelle que soit l'analogie qui existe entre ces deux affections, toujours est-il qu'elles coïncident ou se succèdent fréquemment, et qu'il est infiniment rare de voir, surtout dans les grandes villes, une famille nombreuse dans laquelle on ne retrouve ni phthisiques, ni scrophuleux.

Tous les enfans issus des mêmes parens ne subissent pas la même loi, et ne sont pas victimes de la même maladie, chacun d'eux apportant en naissant une consitution particulière qui modifie les principes communs qu'il a pu recevoir de ses parens, et qui les élabore et les dénature souvent complètement.

Toutes ces causes prédisposantes sont plus ou moins efficaces pour produire la maladie; mais cependant elles ne suffisent pas seules, si elles ne rencontrent dans l'individu qui y est exposé un état particulier des solides et des fluides vivans propre au développement de la maladie. En effet, parmi les individus soumis aux mêmes influences, un grand nombre échappe à ses ravages. Quel est donc cet état des fluides et des solides propre au développement de la maladie? Nous ne le connaissons pas plus que le genre d'altération que les scrophules impriment à toute l'économie vivante. Est-ce un virus, comme le pensaient les anciens? Les faits semblent contredire cette opinion : les virus variolique, syphilitique, peuvent se trans-

mettre par une sorte d'inoculation ; il n'en est pas de même de la maladie scrophuleuse, qu'on n'a pu démontrer être contagieuse. On dit cependant généralement que les nourrices scrophuleuses communiquent cette maladie à leurs nourrissons. Quoi qu'il en soit, les nombreuses expériences de *Kortum*, qui a frotté le cou d'un enfant sain avec le pus fourni par un ulcère scrophuleux, qui a inoculé cette matière à un autre enfant; celles d'*Hébréard*, sur des chiens, à qui il a vainement tenté de déterminer l'affection, soit en frictionnant leur peau, préalablement rasée, avec le pus d'un ulcère strumeux, soit en appliquant un linge imbibé de ce liquide sur le derme mis à découvert ; les expériences de M. *Lepelletier*, qui a répété celles d'*Hébréard*, et qui, de plus, a fait avaler du pus et injecté ce liquide dans les veines ; qui se l'est inoculé, comme il le rapporte lui-même, sans déterminer la maladie, semblent prouver que l'affection n'est point contagieuse. Depuis long-temps les scrophuleux, qui se trouvent en grand nombre à l'hôpital Saint-Louis, se mêlent impunément aux autres malades, partagent les récréations et les repas des autres petits enfans, sans que cette cohabitation et les contacts répétés propagent la maladie. (M. *Richerand*, Nosographie.) Tous ces faits ne sont pas également concluans ; sans doute ils prouvent tout au plus que la maladie n'est pas contagieuse, mais ils ne doivent pas autoriser à faire nourrir un enfant par une nourrice scrophuleuse. La maladie, quoique non contagieuse, n'a pas moins altéré les liquides et les solides de la nourrice, de telle sorte que son lait soit vicié et nuisible au nourrisson. Celle-là même qui, quoique actuellement en bonne santé, porte des cicatrices de l'affection strumeuse, sera éloignée, ainsi que toutes celles chez lesquelles la maladie aura laissé des traces.

Toutes les causes que nous avons indiquées comme agissant d'une manière plus ou moins directe sur la sécrétion nutritive rendent imparfaite l'élaboration et l'animalisation de tous les tissus, dont la substance est, pour ainsi dire, crue, étiolée, comme celle d'un végétal, d'un fruit privé pendant long-temps d'air, de calorique et de lumière.

On conçoit que cette affection substantielle ne doit pas affecter au même degré tous les tissus de l'économie, et qu'elle se manifeste spécialement dans ceux qui tiennent le dernier rang par leur activité vitale : ainsi c'est principalement dans les tissus blancs, tels que les ganglions, les vaisseaux lymphatiques, les ligamens, les tendons, les os, les cartilages, etc., que se développe la maladie strumeuse. On pourrait donc définir naturellement la constitution scrophuleuse sans maladie locale un état d'imperfection dans l'élaboration et l'animalisation des tissus organiques, une sorte de crudité, d'étiolement dans leur substance, et spécialement dans les tissus blancs, où se manifestent ordinairement les premiers symptômes de la maladie.

Après avoir examiné les caractères généraux et les causes de la maladie scrophuleuse, je vais m'occuper de la maladie strumeuse locale, considérée par le plus grand nombre des auteurs comme l'affection principale, quoiqu'elle ne soit que la conséquence et l'un des symptômes de la diathèse générale dont nous avons parlé. Il ne faut voir dans ces maladies qu'une irritation ou une inflammation affectant une ou plusieurs parties des tissus lymphatiques, chez un sujet écrouelleux, et prenant un caractère particulier, que détermine l'état actuel des organes sous l'influence de la constitution strumeuse.

Affection scrophuleuse des ganglions.

Cette maladie est très-répandue surtout dans l'enfance, quoique quelquefois les adultes en soient atteints ; ses causes sont toutes celles des scrophules. Au début, on voit apparaître dans tous les endroits du corps où se trouvent des ganglions lymphatiques, mais surtout au cou, aux aisselles et à la base de la mâchoire, des tumeurs arrondies, indolentes ou seulement comme pâteuses, mais devenant rénitentes et dures. Ces tumeurs, isolées d'abord et peu volumineuses, se rapprochent, augmentent de volume, s'agglomèrent et forment des nodosités, sans changement de couleur à la peau, sans fièvre et autres accidens généraux. La maladie augmente progressivement, quoique

avec lenteur. Dans la deuxième période, les tumeurs grossissent sans se ramollir ; la couleur de la peau s'altère, elle devient bleuâtre ou d'un rouge plus ou moins marqué ; la fluctuation devient manifeste, enfin les tégumens se rompent, et il s'écoule un mélange de pus et de matière caséiforme.

Les plaies dégénèrent en ulcères dont la durée est plus ou moins longue, mais toujours considérable, où se renouvellent après que la cicatrice s'était déjà opérée. Pendant toute la durée de la première période, le malade n'éprouve aucune espèce d'incommodité, et aux symptômes locaux que nous avons décrits ne se joignent pas de symptômes généraux, à moins que l'affection ne soit précédée ou accompagnée d'une autre maladie ; on remarque seulement plus de faiblesse, de pâleur, et en général il y a diminution de l'embonpoint. Dans les périodes de ramollissement et de suppuration, le malade éprouve des accidens généraux, s'il est fort, tels que de la fièvre, des élancemens, un accroissement de sensibilité; mais tous ces phénomènes sont à peu près nuls, si le scrophuleux est d'une constitution débile et affaibli par la longueur de la maladie.

Thérapeutique des scrophules.

La maladie qui nous occupe n'ayant point jusqu'ici trouvé de médicament qu'on doive regarder comme spécifique, nous sommes obligés de choisir parmi les moyens divers de traitement mis en usage par les auteurs, ceux qui semblent avoir été couronnés de succès; nous allons retracer brièvement les principaux.

Le premier moyen, celui sur lequel tout le monde est d'accord, consiste à soustraire l'individu aux influences qui tendent à entretenir ou à développer la maladie. On éloignera donc l'écrouelleux de toutes les causes prédisposantes; et si cet éloignement est impossible, on s'efforcera de neutraliser leurs effets; mais c'est surtout par une hygiène bien entendue, beaucoup plus que par les médicamens, que l'on parviendra à un heureux résultat. La plupart des praticiens, et

en particulier *Hufeland*, *Kortum*, *Baume*, M. *Portal*, sont de cet avis; ils ne regardent les médicamens que comme secondaires. Comme premier moyen hygiénique à mettre en usage, nous trouvons le séjour dans une atmosphère sèche et sous l'influence des rayons solaires. En effet, il est prouvé que les scrophuleux qui se guérissent promptement sont ceux qui, par leur position sociale, peuvent choisir le lieu de leur demeure, qui ont la facilité de quitter le séjour des grandes villes pour habiter un lieu sec et élevé, le voisinage d'une forêt, où l'air est plus riche en oxygène. A l'habitation on joindra, comme second moyen, l'exercice à l'air libre, et les voyages dans les pays où la température est ordinairement chaude et sèche. L'influence salutaire de l'exercice ne peut-être révoquée en doute, puisque l'on voit dans les établissemens où un grand nombre d'écrouelleux sont réunis se guérir ceux qui s'exercent à quelques travaux manuels, surtout hors l'intérieur de l'établissement.

Le troisième moyen hygiénique est relatif à l'alimentation; elle doit être substantielle et tonique; les viandes d'animaux adultes, bouillies et rôties surtout; les œufs, le vin, doivent en faire la base. On ne doit pas, d'après les praticiens les plus recommandables, proscrire entièrement les fruits mûrs, les légumes cuits, surtout ceux qui, frais et non farineux, jouissent de propriétés excitantes, ceux, par exemple, de la famille des crucifères; l'alimentation mixte semble la plus convenable à toutes les constitutions. On interdira cependant expressément aux scrophuleux les farineux non fermentés, les bouillies, le laitage, les pâtisseries, etc. Je dois joindre aux règles de l'alimentation qu'il convient de suivre aux scrophuleux celles qui se rapportent aux vêtemens; ils doivent être appropriés à la saison. Les scrophuleux doivent cependant toujours se couvrir chaudement, surtout pendant les froids humides; il leur convient en tout temps de porter de la laine sur la peau, pour y entretenir une excitation habituelle.

Aux modifications à apporter à l'air, à l'exercice, aux alimens et aux vêtemens, dans le traitement des scrophules, on doit ajouter

l'usage des bains, soit simples, soit composés, et qui sont d'une utilité reconnue pour entretenir l'action de la peau. Les bains chauds simples, trop fréquemment répétés, pourraient être nuisibles aux individus affaiblis; mais les bains salés, sulfureux ou alcalins, conviennent presque constamment: quelquefois cependant ils doivent être rendus moins actifs par le mélange de solutions mucilagineuses et gélatineuses. Les douches avec ces mêmes eaux sont recommandables; on peut aussi les administrer à l'intérieur. Ce moyen a été suivi de succès dans des engorgemens combattus inutilement par d'autres médications; j'ai vu des engorgemens de cette espèce céder aux bains de mer, que tous les auteurs ont vantés, et à l'administration à l'intérieur d'une pinte de cette eau par jour. A la vérité, certains malades ne pouvaient en user long-temps, par le dégoût qu'ils éprouvaient; chez d'autres, elle déterminait des déjections alvines abondantes.

Les bains de vapeurs, l'étuve séche, les frictions sèches, doivent aussi être mises en usage; on les pratique soit avec une brosse douce, soit avec un morceau de flanelle sèche ou imprégnée de vapeurs aromatiques.

Traitement médicamenteux.

Si, comme nous l'avons dit, le traitement médicamenteux, dans la maladie qui nous occupe, ne doit être regardé que comme secondaire, il ne doit pas moins être constamment associé au traitement hygiénique. Ce traitement ne peut guère être soumis à des règles; la sagacité du médecin doit y suppléer pour combattre les divers accidens. S'il y a saburre, défaut d'appétit, sentiment de plénitude, un émétique ou un purgatif pourront être administrés avec avantage; ils faciliteront l'absorption des agens médicamenteux. Mais s'il arrivait que le sujet fût disposé aux phlegmasies, ou qu'il existât déjà une inflammation gastro-intestinale, on devrait ne pas mettre en usage ce moyen. *Hufeland* dit que souvent les effets du quinquina sont peu sensibles, par l'état des voies digestives. Parmi les nombreuses sub-

stances médicamenteuses vantées, celles qui ont eu réellement quelque succès étaient toniques ou excitantes. Les toniques les plus recommandables sont le quinquina, les préparations ferrugineuses, les gentianées, etc. On associe souvent ces divers médicamens; mais, comme nous l'avons dit, il faut que les voies digestives soient dans leur intégrité. Parmi les substances excitantes, on emploie surtout l'infusion de fleurs de houblon, celle des plantes labiées, du romarin, de la sauge, du petit chêne, etc. On donne aussi le suc de certains crucifères, du cochléaria, du cresson d'eau, de beccabouga, qui n'appartient pas à la même famille, etc. On trouve aussi vanté par *Fothergill* l'extrait de digitale, les décoctions de saponaire et de douce amère.

L'alcohol, le vin contenant des principes amers, toniques ou excitans, comme celui de quinquina, la teinture de même nom, les vins antiscorbutiques, conviennent dans les temps froids et humides, surtout aux enfans affaiblis ou d'une constitution molle; il est, en général, préférable d'employer les vins chargés de principes médicamenteux, les teintures étant fréquemment trop irritantes. Les excitans alcalins, surtout le sous-carbonate de potasse, l'hydrochlorate de baryte, celui de chaux, à l'intérieur et à l'extérieur, ont été préconisés, mais souvent ils ont été dangereux et rarement utiles.

L'emploi des divers moyens que nous venons d'énumérer doit être fait avec discernement : on doit les varier, de crainte que l'économie ne s'accoutume à celui que l'on met actuellement en usage, et ne rende nulle son action.

S'il survenait des phlegmasies, on suspendrait le traitement antiscrophuleux, et l'on agirait comme si cette maladie n'existait pas.

Traitement de l'affection des ganglions.

Dans l'induration et l'augmentation de volume des ganglions, on doit fréquemment recourir aux antiphlogistiques et aux révulsifs; ainsi, on place avec avantage un petit nombre de sangsues sur les tumeurs elles-mêmes. Je dis un petit nombre; car le but de leur application n'est pas de débiliter le malade, mais bien de déterminer une irritation secondaire de la peau. Si déjà la tumeur, devenue volumineuse, contenait de la substance tuberculeuse, on ne pourrait utilement employer les sangsues, sinon en très-petit nombre, comme dans le cas précédent, et si le malade conservait de la force. C'est à cette époque que sont indiquées les applications excitantes, les emplâtres de savon, les linimens ammoniacaux, la pommade mercurielle, et surtout l'hydriodate de potasse en friction. C'est ici le lieu de parler d'un topique dont je ne sache pas que les auteurs aient recommandé l'emploi, et qui a été souvent mis en usage par M. *Sevegrand*, ancien chirurgien de marine, dont je m'honore de l'amitié, et qui a bien voulu me communiquer le résultat de ses observations. Ce praticien, qui, dans ses voyages, a eu occasion de traiter un grand nombre d'individus atteints de ganglite tuberculeuse, faisait réduire en pulpe du vareck, et de préférence le *fucus saccharicus*, et l'appliquait sous forme de cataplasmes, renouvelés une ou deux fois par jour. Ayant employé ce topique en même temps que, dans des circonstances à peu près semblables, il faisait frictionner d'autres individus avec une préparation d'iode, il a reconnu que la résolution s'opérait moins vite par ce dernier moyen. Il associait à ce médicament l'usage du bain de mer et l'ingestion à l'intérieur de ce même liquide.

On peut aussi couvrir la tumeur avec de la laine imprégnée de son suin ; elle agit comme excitant de la peau. Il est rare que tous ces moyens conduisent à une résolution parfaite : le plus souvent la

marche de la maladie est ralentie; mais les tubercules finissent par suppurer.

Moyens préservatifs.

Il ne suffit pas de combattre les accidens de la constitution scrophuleuse quand déjà ils existent, il faut encore s'efforcer de les prévenir. Ils sont surtout à redouter, si, après avoir paru dans le premier âge, ils ont disparu avec promptitude. Une maladie, la dentition, sont des causes suffisantes de leur réapparition. Les moyens préservatifs ne sont pas moins utiles dans les circonstances où l'on a lieu de supposer des scrophules héréditaires, ou si les parens sont morts phthisiques ou écrouelleux. On mettra, dans ces cas, en usage les excitans cutanés; on établira un petit exutoire derrière les oreilles : plus tard, on le remplacera par un autre au bras ; on fera aussi usage des bains excitans. La nourriture de l'enfant sera substantielle, ainsi que celle de la nourrice, s'il en a une. La viande et les antiscorbutiques conviennent. L'un et l'autre habiteront la campagne ; enfin, tous les précptes hygiéniques dont j'ai parlé leur seront applicables.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cùm morbi summa est vehementia, tùm vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

Per morborum initia si quid movendum videtur, moveto. Cùm verò vigent quiescere præstat. *Sect.* 2, *aph.* 29.

III.

Per anni tempestates, quandò eodem die modò calor modò frigus fit, autumnales morbos expectare convenit. *Sect.* 3, *aph.* 4.

IV.

In glandularum inflammationibus, febres omnes malæ præter ephemeras. *Sect.* 4, *aph.* 55.

V.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguis ex naribus profluens, bonum est. *Sect.* 5, *aph.* 33.

VI.

Qui gibbosi ex anhelatione, et tussi fiunt, ante pubertatem moriuntur. *Sect.* 6, *aph.* 46.